Mauvaise graine : deux siècles d'histoire de la justice des enfants

Martine Ruchat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4545>

DOI : 10.4000/rhei.4545

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 232-233

ISBN : 978-2-7535-7571-4

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Martine Ruchat, « *Mauvaise graine : deux siècles d'histoire de la justice des enfants* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 20 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 04 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4545> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.4545>

Jean-Claude Farcy et de Dominique Kalifa ont réalisé, dans une forme attrayante et accessible à tout public, un véritable ouvrage de référence.

Jean-Jacques Yvorel

Mauvaise graine : deux siècles d'histoire de la justice des enfants

Véronique Blanchard et Mathias Gardet

2017

Paris, Textuel, 174 p., 978-2-845-97592-7 (rel.)

Après *Mauvaises filles*, Véronique Blanchard remet sur le métier l'ouvrage avec cette fois-ci Mathias Gardet pour publier un nouvel album intitulé *Mauvaise graine : deux siècles d'histoire de la justice des enfants*.

Ces ouvrages parus aux éditions Textuel sont abondamment illustrés – c'est ce qui fait leur premier intérêt – et, par la qualité des impressions, du papier, de l'intensité des couleurs et la robustesse de la couverture, ils constituent vraiment de très beaux objets.

Ce nouvel ouvrage certes reprend des thèmes de l'histoire de l'enfance et de la jeunesse en France (l'enfant dangereux, l'enfance en danger, la Petite Roquette, l'âge d'or des maisons de corrections, le criminel-né, les bagnes d'enfants, l'ordonnance du 2 février 1945, les centres d'observation, la montée des jeunes et la contestation de 68), mais en parcourant ainsi trois siècles en 170 pages : cela permet au lecteur de saisir les changements entre 1791 et 1978, et de mener une réflexion sur le rapport que les autorités judiciaires, scolaires, parentales entretiennent avec l'enfance et, dans les années 1960, avec la jeunesse. Une chronologie des faits marquants ouvre chaque partie en une page permettant de fixer des dates clés : une sorte de *digest* de deux siècles d'histoire de l'« enfant de justice ». On aurait pu, avec une même façon de faire, éclairer les lecteurs sur ce qui se passe hors de France, en Europe et en Amérique. Une préface de Madeleine Mathieu, directrice de la Protection judiciaire de la jeunesse au ministère de la Justice, et une postface de Jean-Jacques Yvorel, président de l'Association pour l'histoire de la protection judiciaire des mineurs, situent cet ouvrage dans l'histoire d'un champ professionnel qui ne craint pas le regard en arrière, même si le « goût de punir » ne s'est, malgré les décennies, jamais totalement estompé.

C'est une grande qualité de l'ouvrage, qu'outre les reproductions de qualité exceptionnelle, souvent inédites et toujours légendées (photographies, dessins, tests, bandes dessinées, revues, etc.), essentielles aujourd'hui pour un usage didactique, le récit et les commentaires ne soient pas secondaires. Ces derniers mettent en évidence cette ligne de crête qu'est l'objectif d'éduquer plutôt que de punir, le traitement de classes des enfants concernés (la grande majorité relève des classes populaires), une délinquance qui est essentiellement contre les biens, l'ambiguïté d'une protection de l'enfance qui se confond le plus souvent avec celle du pouvoir en place et d'une société capitaliste, la construction sociale des phénomènes par le vocabulaire employé et parfois inventé pour donner corps à une réalité et en cacher d'autres (la jeunesse, l'enfant difficile, blouson noir, racaille, fainéant... pour ne pas parler des guerres, de la pauvreté), les théories prédictives qui n'envient pas forcément à celle de Lombroso (les dépistages avant 5 ans, avant un an) et qui peut par symétrie nous laisser pensifs sur la foi dans les sciences neuro-cérébrales aujourd'hui.

Mais avant tout, la force du livre est l'image qui donne réalité aux enfants, à ceux qui rarement ont laissé eux-mêmes des traces (sinon quelques rédactions effectuées dans des buts d'analyse psychologique ou psychanalytique permettant d'atteindre leurs sentiments) mais également les surveillants, les maîtres, les directeurs d'institutions, souvent travailleurs de l'ombre. Ainsi la photographie donne une dimension sensible qui s'ajoute aux traces écrites d'une fiche policière, d'un registre du tribunal, d'un dossier individuel faits des mots des autres. Là, le lecteur est saisi par le regard profond, questionnant, apeuré ou candide.

Un autre intérêt du livre est justement d'interroger les lecteurs sur la pérennité des peurs de la jeunesse, du « goût de punir », de la surveillance comme mode de « patronage » et de la privation de liberté comme mode de punir. Si le modèle de la prison au XIX^e siècle – comme celui de l'école d'ailleurs – est le couvent, lieu clos par excellence, le XXI^e siècle, siècle de l'ouverture, des réseaux sociaux, des nouvelles technologies et de l'autoformation, pourrait miser sur la peine pédagogique et formative qui a pour but de maintenir l'individu dans le tissu social. Sans compter que comme le disait Alexandre Lacassagne, « la société a les criminels qu'elle mérite » : c'est également une société qu'il faut changer.

Ce livre donne également à rêver.

Martine Ruchat